Les entretiens avec les parents, de jeunes fumeurs de cannabis.

La plupart du temps, il n'est fait que très peu de place aux parents dans les consultations motivées par la consommation de cannabis chez les adolescents. J'ai toujours pris le parti, radicalement différent, d'accorder toute mon attention aux parents qui, dans le désarroi, face aux consommations d'un de leurs enfants.

Plusieurs raisons à cette prise de position :

* Lors que les parents prennent l'initiative d'appeler, les jeunes sont rarement enclins à entériner la position de leurs parents. Adolescents, ils ne veulent pas, sur un point conflictuel, insigne de leur autonomie naissante, s'aligner sur le souhait des parents. La disqualification des parents fait partie de l'adolescence. Il dira facilement : *« C'est ma mère qui veut que je vienne. Elle voudrait que j'arrête de fumer. Elle croit parce que je fume avec les copains, je vais devenir toxico. Elle me prend la tête là-dessus. »*

* Les valeurs prônées par les parents sont souvent rejetées par l'adolescent. Jean-Claude Izzo dans *« Chourmo »* en donne un bon exemple : *« Ah ouais, super. J'pourrais m'acheter la télé, le magnétoscope cotiser à la retraite et regarder passer les Kawa dans la rue. Comme les vaches, elles regardent les trains. C'est ça, hein Ouais, super, les mecs. C'est cool... »*

* C'est les parents qui nous supposent un savoir, sur leurs difficultés et sur l'adolescence, via une recommandation, un autre parent, un médecin. En revanche, dans ce contexte, la demande des adolescents est plus facilement d'informations « fiables » scientifiques, médicales, sur « le produit », plus rarement sur une souffrance ou un mal-être.

* La souffrance, le sentiment d'impuissance, la culpabilité, des parents doivent être entendus, faute de quoi les réactions à la provocation, à l'agressivité de l'adolescent, peuvent aggraver la situation.

* Les parents font une demande de leur place de parents. Quant ils prennent contact. Ce sont eux, les parents, qui prennent contact avec nous, qui font part de leurs inquiétudes, de l'impuissance qui les conduit à demander : *« Que dois-je faire ? »*. La souffrance est de leur côté. Le fils ou la fille sont peu demandeurs, ils sont tout au plaisir qu'ils découvrent.

* Avec l'adolescence, la puberté, leur enfant change. Ce qu'il devient ouvre une brèche, il n'est plus « sage comme une image ». La brèche qui parfois s'ouvre n'est pas à négliger. À entendre ce qui leur est dit, par leur enfant, la violence des propos, ils éprouvent un moment d'incrédulité,

*Unglauben*¹, qui provoque une vacillation de l'Autre, lieu symbolique d'où se pose la question de l'existence du sujet, au-delà de la fonction parentale.

Ce choix ne préjuge en rien de leur éventuelle responsabilité, mais entérine une plainte, susceptible de devenir symptôme et donc analysable. Analyse qui comme l'expérience le montre, est loin d'être sans effets sur leurs enfants.

Quelle que soit la place accordée à l'adolescent dans notre réponse, il est souhaitable, voire indispensable, que la souffrance des parents soit entendue avant que ne se mettent en place des réponses inappropriées, sévères ou brutales. : Ces réponses stigmatiseraient une pratique qui n'est pas toujours bien établie et qui risque de devenir l'enjeu d'un désaccord, de promouvoir un bénéfice secondaire (subrepticement la souffrance devient comme une raison d'être du souffrant), de désigner un objet de jouissance.

Écouter le père ou la mère n'est pas écarter l'enfant dont ils parlent. L'analyse de ce qui se dit permettra de dénouer les éléments, histoire, santé, famille, trauma, qui l'assignent, le piègent à la place où il se trouve. L'écoute d'un ou des parents vise à « réordonner les contingences du passé en leur donnant le sens des nécessités à venir »², et faire en sorte que ce qu'ils transmettent à leurs enfants soit marquer des manques et divisions qui les constituent, plutôt que du refoulement.

L'adolescent qui ici incarne l'avenir doit découvrir le sien, fut-ce en un moment où il est en proie au Réel. Pour l'adolescent, ce sont les manifestations du Réel, à la puberté, qui "vérifient" les acquis de la sexualité infantile. Il en résulte parfois que des failles dans la construction du sujet, souvent restées inaperçues tant que l'enfant est sous tutelle parentale, vont se révéler. Avec la puberté, à l'adolescence survient un déplacement du champ pulsionnel. Les modifications réelles, pulsionnelles, sont d'abord non symbolisées puis mal symbolisées par le rapport sexuel.

*

Les premières consultations ont lieu, soit à la découverte accidentelle de cannabis, soit à l'apparition des premiers signes d'une rupture, familiale, scolaire, sociale, imputée au cannabis. Le charme est rompu. Leur enfant leur échappe, déchire une image, ouvre une brèche à la souffrance.

Dans la souffrance, ce qui nous arrive va toujours à l'encontre de ce que nous avons imaginé, la rencontre avec les autres, le monde, ne se réalise pas comme nous l'avions projeté. La souffrance nous sépare de nous-même, nous divise ; division qui d'emblée fait planer l'ombre de la mort. La projection, sur les

¹ Non sans rapport avec ce que S Freud dit dans « Un trouble du souvenir sur l'Acropole », lettre à Romain Rolland.

² J.Lacan »Fonction et champs de la parole et du langage en psychanalyse ».

autres, ici du risque, est le moyen de nous mettre à l'abri, d'éviter d'avoir à tenir compte des effets de cette division, qui pourtant conditionne notre humanité.

L'interpellation vient ici d'un fils, d'une fille, elle déloge le parent le plus fragile de l'image qu'il a de lui-même. Elle amène une altération de l'image de soi, prise dans la culpabilité de ne pas avoir vu, de ne pas avoir su éviter « ce qu'il y a de pire pour un parent », la toxicomanie³. L'image déchirée nous révèle autre que ce que nous imaginions être. L'apostrophe porte atteinte à la représentation, révèle l'illusion, la mystification. Le mensonge ici consiste, eu égard au devenir des enfants, à vouloir prendre l'image pour le corps, l'illusion dérivée du désir pour le désir⁴.

Dans les situations de consommation bien établie, l'agressivité, la violence provoquent parfois une peur panique chez les parents, peur pour eux, pour leurs autres enfants. La violence témoigne ici certainement de la place « d'objet a ⁵ » qu'a - ou qu'a eu- leur enfant. L'amour a jeté sur lui son dévolu. l'objet a a suivi le parcours qui est le sien de la brillance phallique à sa condition de déchet. Les parents reçoivent ici leur discours inversé. Pour J. Lacan "ce que nous donnons dans l'amour, c'est essentiellement ce que nous n'avons pas ; et quand ce que nous n'avons pas nous revient, il y a régression assurément"⁶

Lors des premières consultations, le tableau dressé par le ou les parents, présente le fils ou la fille, mais en « perspective dépravée »⁷. L'anamorphose ici dévoile quelque chose de l'histoire, de la division du sujet. Elle présente sous forme de tache ce qui ne peut être vu, fut-ce sur fond d'angoisse. Les parents souvent, tels les ambassadeurs du tableau d'Holbein⁸, trônent entourés des valeurs qui leur servent d'assises imaginaires. Fascinés par la perspective de l'accident, ils refusent de voir la mort qui doit avoir une place dans le tableau.

Écouter les parents sera ici s'appliquer à ce qu'il lui en soit donné la possibilité⁹. L'adolescent a besoin de sentir près de lui des adultes attentifs,

³ Toxicomanie qui en tant que tel est rarement en cause ici.

⁴ En réponse à cette illusion, la violence de l'adolescent serait une tentative de réintroduire le Réel dans la réalité, dans certain cas sous forme drastique, loi implacable du produit dont l'effet commence à manquer. L'effort pour se sentir réel est une tentative de reconstruction de l'image du corps mise à mal par la puberté.

⁵ L'objet a est l'objet pulsionnel qui constitue l'enjeu de la névrose infantile. Il désigne ce que le sujet a été comme objet dans le désir de l'Autre. Lacan distingue quatre objets pulsionnels, le sein, les excréments, la voix, et le regard, selon la façon signifiante dont ils sont détachés, c'est-à-dire selon la position dans laquelle l'Autre se présente. Le sein se découpe avec la demande à l'Autre, les excréments avec la demande de l'Autre, le regard avec le désir à l'Autre, et la voix avec le désir venant de l'Autre.

⁶ J. Lacan l'angoise 30 janvier 1963.

⁷ C'est ainsi que Jurgis Baltrusaitis nomme les anamorphoses Anamorphose Flammarion 1984 .

⁸ « Les ambassadeurs », peint en 1533 par Hans Holbein. Le tableau représente deux ambassadeurs français à Londres. Ils s'appuient sur une table couverte de livres, d'instruments de musique et d'appareils pour observer le monde. Cette nature morte expose les outils de la science et les attributs du monde terrestre éphémère. Une forme ovoïde apparaît au bas de la peinture, un crâne qui n'est reconnaissable que d'un point situé à droite, presque dans le plan du tableau. Ce crâne serait la représentation métaphorique du triomphe de la mort sur les hommes de culture, de pouvoir et de science.

⁹ L'écoute analytique opère sur le discours, et non dans l'intersubjectivité de Moi à Moi. Ici le symptôme est à chercher du côté des signifiants de la plainte, et non d'un quelconque dysfonctionnement physiologique.

mais non intrusifs. Il semble dire : « comprenez-moi, mais ne me demandez rien. »

La situation impose un minimum de réponse pour faire baisser l'angoisse, réaction au risque d'une éventuelle perte de l'être aimé ou de son amour, et ce sans « culpabiliser » les parents : ils se chargent eux-même de cette variante de l'angoisse ; réaction au désamour qui pourrait survenir, en guise de châtiment d'une faute réelle ou imaginaire ; qu'en est-il de l'éducation qu'ils ont donnée à leur enfant ?

La plainte exprimée, la souffrance entendue, quelques indications parfois suffisent. Les parents, de s'entendre parler, à un tiers neutre, ici indispensable¹⁰, peuvent très rapidement réaliser ce qui « cloche » dans leur position et la rectifier. Cette écoute visera, entre autres, à favoriser les conditions qui vont permettre aux parents de s'autoriser à mettre des limites. Bon nombre de parent que j'ai reçus m'ont donné l'impression de ne pas pouvoir s'autoriser à tenir vis-à-vis de leur adolescent une place de sujet, avec toutes les difficultés que cela comporte de ne pas céder. Ils confondent fermeté au nom de la loi avec autoritarisme pour leur jouissance (La première structure, la deuxième amène l'incompréhension, le chaos). Ils oublient la valeur structurante de la castration, de l'opposition, du conflit, voire du manque ; confondant risque, « principe de précaution » et interdit structurant¹¹, tout particulièrement s'il est question de « drogue ». La crainte du monde extérieur, de la dérive, est telle qu'il faut en protéger leur enfant à tout prix.

Mais l'expérience montre que si des parents manifestent une difficulté à laisser un enfant « vivre sa vie », faire des expériences, trouver ses solutions¹², sous prétexte de risques encourus, d'une faiblesse supposée, il faut se demander si cela ne renvoie pas à une difficulté qu'ils ont eux-mêmes rencontrée. Difficulté qui a pour effet de ne pas permettre aux parents de saisir ce qui est en jeu pour leur enfant à ce moment là, et les met dans l'impossibilité de trouver une réponse appropriée aux questions déroutantes, perturbantes, de l'adolescent¹³.

Si on les invite à parler, très vite se font jour d'autres questions : comment se fait-il qu'ils supportent cette situation ? Qu'est-ce qui est en jeu pour eux dans ce laisser faire ? Ou, pourquoi cette difficulté à laisser cet adolescent(e) vivre sa vie, prendre des risques, mettre à l'épreuve l'éducation qu'il a reçue ? Ces questions déployées, il est parfois possible d'en rester là. Mais

¹⁰ La parole ne peut recevoir sa valeur de vérité que d'un lieu autre que celui d'où elle est proférée.

¹¹ Notamment lors qu'ils autorisent des plantations dans leur jardin, sur le balcon, pour ne pas faire courir le risque d'un produit de mauvaise qualité acheté à on ne sait qui.

¹² Sans oublier que "ce n'est pas l'expérience qui fait progresser le savoir, mais ce sont les impasses ou le sujet est mis, d'être déterminé par les machoires du signifiant" J. Lacan "L'objet de la psychanalyse 5/11/66

¹³ Pour Serge Lesourd : « Les mises en acte à l'adolescence sont limitées dans les faits et ont de tout temps été les mêmes : La délinquance comme question à la loi, la toxicomanie comme question à la jouissance et l'acte sexuel comme question à la sexuation du corps. S. Lesourd « Violence réelle de l'adolescence ». In » pourquoi la violence des adolescents ? » p. 133. collectif Erès 2001

en prenant garde : le comportement de leur enfant est peut-être entré en résonance avec une blessure ancienne. Beaucoup plus souvent que l'on ne croit, les craintes, le désarroi des parents ont une « origine » autre que le comportement de leur enfant ; celui-ci ne fait que réveiller une blessure passée. Blessure non sans rapport avec ce qui n'a pu s'écrire d'un impossible de structure, liée aux limites et modalité du nouage, Réel, Symbolique et Imaginaire.

Les plaies sont diverses, liées à une découverte de la sexualité plus ou moins traumatique, à la mort d'un proche, à une rupture¹⁴. N'importe quel événement réel ou fantasmatique, vécu comme traumatique par l'un des parents, offrira un appui imaginaire aux risques dont il faut protéger son enfant. Une de ces blessures est l'adolescence elle-même : à l'adolescence de leurs enfants, les parents sont nécessairement confrontés au souvenir de leur propre adolescence. Confrontation difficile, car bien souvent ils se seront empressés d'oublier cette période qui cadre mal avec ce qu'ils sont devenus. Refoulement qui ne s'est pas fait sans laisser des traces et qui parfois obture : « *qu'il n'est de vie qu'au prix du meurtre de l'image première, étrange, dans laquelle s'inscrit la naissance de chacun, qui de génération en génération témoigne des rêves et des désirs des parents* »¹⁵

Dans « Deux notes sur l'enfant »¹⁶, J. Lacan propose deux cas de figure eu égard au symptôme que présente un enfant¹⁷ qui peuvent utilement servir de repère pour l'écoute.

1. L'enfant réalise la présence de l'objet *a* dans le fantasme.

« le symptôme qui vient à dominer ressortit à la subjectivité de la mère. Ici, c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé ». « L'enfant réalise la présence de l'objet *a* dans le fantasme. Il sature, en se substituant à cet objet, le mode de manque où se spécifie le désir (de la mère), quelle qu'en soit la structure spéciale : névrotique, perverse ou psychotique ». L'enfant se trouve donc directement pris dans le fantasme de la mère, de telle façon qu'il *réalise* la présence de l'objet *a* de ce fantasme. Il n'y a pas de substitution métaphorique possible, la fonction du père fait défaut. L'enfant sature le manque en lui donnant corps, en offrant son corps.

¹⁴ *Madame A* : qui a des craintes pour l'avenir de son fils de 15 ans, évoque rapidement le choc qu'a été pour elle l'annonce d'un accident qui lui a fait craindre à 16 ans de perdre un père adulé.

Monsieur B : s'est brutalement trouvé seul face à une mère dépressive abandonnée par son mari, ... souvenir que les expériences amoureuses de son fils ravivent.

Madame C : parle de l'inquiétude de voir son deuxième fils grandir. Mais en toile de fond, il est essentiellement question de l'aîné qui, à 18 ans, est mort dans un accident de voiture lié à la prise de cannabis, et dont elle n'a pas fait le deuil.

Madame D : abusée sexuellement à l'âge de 15 ans ne cesse de parler des risques que court son fils de 14 ans.

¹⁵ S. Leclair dans " On tue un enfant "

¹⁶ Notes remises par Jacques Lacan à Mme Jenny Aubry 1969, *Ornicar ?*, n° 37

¹⁷ Certes J. Lacan parle ici du symptôme de l'enfant, mais ces indications permettent de se repérer dans l'écoute d'un ou des parents. Ces indications ne permettent en aucun cas de prôner un « travail » familial. Elles orienteront juste l'écoute.

Pour Madame X par exemple, une part importante de l'analyse portera sur les fantasmes en jeu à l'allaitement de son fils (âgé de 18 ans aujourd'hui, « accro » à divers produits), ce qui permettra à celui-ci de trouver une place dégagée des fantasmes incestueux, et des produits qui l'en protégeaient. La frénésie avec laquelle elle voulait « sortir son fils de là », alors qu'elle l'y précipitait, témoignait de l'importance du malentendu.

Pour madame Z, c'est la relation faite entre, l'enfant que dit-elle, « elle est en train de perdre », une fausse-couche et le fantasme qui l'accompagne, qui permettra à son fils de se dégager de cette emprise maternelle.

2. Le symptôme représente la vérité du couple familial.

« Le symptôme peut représenter la vérité du couple familial », « Le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale. » Il représente ce qui n'est pas là, il permet que quelque chose de la structure familiale qui ne peut se dire, s'inscrive néanmoins. Le symptôme est dans ce cas le reflet de l'articulation du désir de la mère, au signifiant du Nom-du-Père.

On trouvera ici tous les cas où la fonction du père, pour de multiples raisons, est déficiente¹⁸, où l'égalité des sexes a été entendue comme absence de différences (l'égalité sociale et politique n'est pas isomorphe à la fonction de père et de mère), où la femme devenue mère a déplacé la jouissance du corps de l'homme sur le corps de l'enfant.

Parfois les deux (-symptôme vérité du couple familial- l'enfant réalise la présence de l'objet a dans le fantasme-) vont se croiser et se retrouver, par exemple dans des demandes de couple¹⁹. Pour les couples que j'ai reçus ensemble, l'enjeu était : d'avoir un témoin de leurs désaccords ; de s'assurer des risques que représenteraient toutes questions, prises de position ; de garantir un soutien mutuel, afin de protéger l'un ou l'autre des parents, sans qu'il soit toujours possible de déceler avec lequel des deux un travail serait fructueux ; de protéger un secret déjà bien gardé. Il est parfois flagrant que la façon dont est évitée une question, écartée une hypothèse, détournée une conversation, a pour but de faire en sorte qu'un sujet ne soit pas abordé, que soit préservé un secret.

Que soit reçu un des parents ou les deux, il n'est ici pas question de conseils, bien qu'ils soient demandés ; mais plutôt de favoriser l'analyse de ce que le père ou la mère dit des difficultés qu'il rencontre. C'est à partir de l'adresse à un tiers²⁰, de l'attention qu'ils pourront porter à leurs dires, aux questions qui

¹⁸ On trouvera dans "Sous le règne de Bone" de Russell Banks un traitement romanesque remarquable de cette quête du père chez un jeune fumeur de joint.

¹⁹ S'il en est fait la demande expresse, les deux parents seront reçus. Ce n'est pas le cas de figure le plus fréquent, ni le plus simple à gérer.

²⁰ Ce dernier est nécessaire, car les parents ouvrent soudainement les yeux et sont désemparés.

leurs sont posées, qu'ils en viendront à déterminer une position juste dans leurs rapports avec leur enfant.

L'objectif de ces consultations est de permettre aux parents de faire face, avec moins de souffrance et plus de discernement, aux difficultés éducatives qu'ils rencontrent.

Ce qui est en jeu relève de la transmission d'une génération à l'autre ; transmission qui, du côté du « consommateur » en proie à la douleur d'exister, n'a pas laissé d'espace pour que la jouissance condescende au Désir.

La situation la plus fréquente est celle d'un parent, qui ne voulant en aucun cas faire subir à son enfant ce que lui-même a subi, prend la position inverse. S'il a vécu de fortes privations, il veillera à ce que ses enfants ne manquent de rien. S'il a eu des parents laxistes, il voudra se tenir à une éducation autoritaire. S'il y a eu intransigeance, alors, il laissera un maximum de liberté. Ici encore, un vécu « traumatique » qui n'a fait l'objet d'aucune élaboration rejaillit sur le présent. Ce n'est pas tant l'excès ou l'inversion qui sont problématiques, mais le fait que la transmission d'une génération à l'autre ne met ici l'accent que sur l'éthique du devoir, ou du bien-être (régie par le principe de plaisir, et sous laquelle se range toute consommation modérée).

La loi du bien-être, l'éthique des biens, se retrouvent dans les énoncés suivants :

- je suis celui ou celle qui veut ton bien,
- je suis celui ou celle qui peut ton bien,
- je suis celui ou celle qui sait ton bien.

Ce « vouloir le bien » a le caractère captieux de l'altruisme, qui se satisfait de préserver le bien de celui qui précisément nous est nécessaire.

J'ai évoqué plus haut les premières consultations, la découverte accidentelle d'un produit. Mais cette découverte est avant tout celle de l'horreur de la jouissance de l'autre. Il peut en effet arriver que la jouissance de l'autre n'implique pas mon bien et mon bonheur, mais mon malheur. Cette horreur de la jouissance de l'autre se traduira par un « Je ne le reconnais pas », « Je ne le comprends plus », « pourtant je l'ai élevé comme les autres ». L'impossibilité de s'identifier a fait se dissoudre la frontière entre semblable et dissemblable. Lorsque les parents veulent à tout prix le bien de leurs enfants, les dérives, les fuites, les évasions sont nombreuses. La consommation de cannabis n'est qu'une possibilité parmi d'autres.

Écouter l'un des parent, c'est permettre un *Bien dire* qui va instaurer un manque, là ou rien ne semblait pouvoir manquer.

Il en va de même pour l'éthique du devoir, indispensable dans une perspective éducative, mais qui voisine avec l'impératif catégorique !

Freud, à bon escient rapproche « l'impératif catégorique » de Kant du Surmoi. Le Surmoi, héritier du complexe d'Oedipe, est cette voix intérieure expression du devoir. La voix du Surmoi, d'une férocité insatiable, est d'autant plus exigeante que l'on y obéit ; d'une exigence que semble-t-il on ne peut soulager qu'en devenant à son tour le représentant du Surmoi pour la génération suivante²¹.

Écouter l'un des parents, c'est faciliter un *Bien dire* où la loi, loin d'ignorer la jouissance ou de s'y opposer, en est l'appui. Un *Bien dire* permet d'approcher cette étrangeté en nous-même. Tout comme le travail de l'artiste, il crée, il instaure un vide, il cerne un bord de non savoir sur ce que la jouissance peut impliquer de bien ou de mal.

Si l'une et l'autre de ces lois, bien-être et devoir, ont leur valeur, leur importance, elles ne suffisent pas et font l'impasse sur le Désir. Une loi du désir qui pourrait s'énoncer ainsi : « Tu quitteras ton père et ta mère pour pouvoir

²¹ Cette problématique du surmoi est loin d'être absente chez les adolescents. Beaucoup disent que le cannabis les aide à parler. De la difficulté de parler à la crainte du ridicule, il n'y a qu'un pas. Or le ridicule est généralement induit par " l'oeil du surmoi ". Edmond Rostand en donne une superbe illustration dans son *Cyrano*. Christian ne peut dire son amour, car le ricanement persécutif du surmoi, l'avertit que sa supposé bêtise s'exposera alors au grand jour. De son coter *Cyrano* est " averti par son surmoi " du risque d'être ridiculisé par la simple monstration de sa laideur. Tout ce passe comme si le surmoi profitait des moments le doute pour étendre son emprise.

faire alliance avec un homme ou une femme venant d'ailleurs ²²». Mais il n'y a pas d'alliance possible sans rupture. Même si cela paraît surprenant, une transmission aboutie est celle de parents qui donnent à leur enfant le pouvoir effectif de les quitter à jamais²³. L'amour des parents dynamise, parce qu'il faut lui échapper, passer de l'endogamie à l'exogamie.

Une telle loi prend appui sur la conjugalité, dont la condition primordiale, tient à la place du père ; elle doit être marquée par le désir de la mère en tant que femme. La mère en tant que femme y tient autant de place que le père en tant qu'homme. Une *éthique du désir* ne peut être soutenue par un homme, que dans la mesure où sa femme accepte le risque d'en être l'objet et l'enjeu. Ces places nécessitent un rapport clair à la différence des sexes et des générations, et donc l'acceptation de ce «qu'il n'y a pas de rapport sexuel ». Le *Bien dire* ici inscrira le rapport sexuel comme un ensemble vide²⁴. Faut-il rappeler que l'adolescence touche au réel du corps, à l'image que l'adolescent a de lui-même, des autres, de sa place dans la société. Avec la puberté, le jeune perd les assises imaginaires de la différence des générations. Il acquiert les attributs du parent du même sexe. Il y a un basculement dans l'ordre des différences, la différence des sexes prime sur la différence d'âge. Du même coup, il va devoir se situer en fonction de son identité sexuelle.

L'adolescence est le moment où, rencontrant la sexualité non plus comme propre à l'adulte différent mais comme ce qui organise sa nouvelle place, le sujet doit répondre avec les moyens qui sont les siens. Il est particulièrement important que cette différence des générations ne soit pas gommée, comme y invite trop souvent un certain « jeunisme », ou des relations duelles parent-enfant non prises dans une triangulation sous prétexte par exemple, de divorce.

Celui qui écoute se doit de se référer à ces trois Lois et de ne jamais perdre de vue que sa fonction est avant tout de permettre que soient rétablies « les lois de la parole »²⁵, chemin d'une éthique du désir.

²² « Tu quitteras ton père et ta mère » Philippe Julien Aubier 2000.

²³ « La vraie filiation est d'avoir reçu de ses parents le pouvoir effectif de les quitter à jamais, parce que leur conjugalité était et reste première. Autrement dit, mettre au monde, c'est savoir se retirer, de telle sorte que les descendants soient capables à leur tour de se retirer. Ainsi les parents qui, grâce à leur conjugalité, restent dans leur propre génération, ne font pas peser sur leurs enfants devenus adultes le poids d'une dette de réciprocité.» Philippe Julien

²⁴ J Lacan « Ou pire » 1971-1972

²⁵ « Les lois de la parole » J. Légaut Érés 2003